



**HAL**  
open science

## Hiérarchies passagères ou la forme des forces

Claude Macherel

► **To cite this version:**

Claude Macherel. Hiérarchies passagères ou la forme des forces. Les rites de passage, en l'honneur d'Arnold van Gennep, Colloque international organisé par Institut d'ethnologie de l'Université et Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Oct 1981, Neuchâtel, Suisse. pp.182-191. hal-00460450

**HAL Id: hal-00460450**

**<https://hal.science/hal-00460450>**

Submitted on 1 Mar 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CLAUDE MACHEREL  
HIÉRARCHIES PASSAGÈRES  
OU LA FORME DES FORCES

Après le large panorama des rituels quotidiens que vient de broser Arnold Niederer, je vous propose de concentrer l'attention sur une sorte de passage qui pose toujours aux passants le même problème. La situation est extrêmement fréquente dans la vie quotidienne ; elle s'observe lorsque deux ou plusieurs personnes se présentent ensemble devant une porte qu'elles ne peuvent franchir que l'une après l'autre — une porte ou n'importe quel passage rétréci qui ne livre passage, comme on dit, qu'à l'une d'elles à la fois. Cette situation, qui permet l'analyse de divers traitements sociaux de ce qu'Arnold Van Gennep appelait le passage matériel, n'a pas, en son temps, retenu son attention (1909, p. 19-35 et *passim*). Il est vrai que la séquence : séparation — marge — agrégation est ici inopérante, bien que les passants, comme on verra, saisissent parfois l'occasion du passage de la porte étroite pour changer provisoirement « d'état », comme disait Van Gennep, c'est-à-dire de position sociale.

L'outil principal du présent travail est cependant directement dérivé de celui mis au point par Van Gennep ; peut-être n'est-il pas inutile de dire comment. Pour des raisons que j'ai suggérées ailleurs, c'est dans *Les Rites de Passage* que Van Gennep a investi le plus vif de son ambition théoricienne (Macherel 1975). Ces suggestions, fondées sur les caractéristiques d'une filiation que je croyais unique et dont j'ignorais qu'elle fut adoptive, sont étayées par certains des documents présentés en 1981 à Neuchâtel par Jacques Hainard, dans la salle consacrée à Van Gennep. On y apprend que Van Gennep a construit son identité entre le rejet d'une filiation paternelle première suivi de l'adoption d'une filiation paternelle seconde. Cette ascendance faite de greffes et de rejets éclaire singulièrement sa passion pour les transformations d'identité qu'opèrent les rites de transition et sa position de bout en bout marginale, rétractée et buissonnière à l'égard de tout ce qui incarnait la légitimité installée et reconnue dans le champ intellectuel où il produisait (l'Université, les positions officielles, Durkheim et l'atelier qu'il dirigeait, etc.). Ainsi, quand il expose la racine de ses prises de position critiques vis-à-vis de l'attitude officielle de la Suisse dans le conflit mondial de 14-18, qu'il jugeait partisane et favorable à l'Allemagne — publiées sous un

pseudonyme elles lui valurent d'être limogé de la chaire d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel — Van Gennep invoque le rejet de sa filiation première, l'abhorration de son géniteur prussien.

« Mes Rites de passage sont comme un morceau de ma chair... » disait-il en 1914 (cité par Belmont 1974, p. 69). Paradoxalement méconnu pour être trop connu, le schéma des rites de passage est aujourd'hui un instrument d'analyse aussi aigu et aussi neuf qu'il l'était en 1909. Il mérite mieux, en tout cas, que les références polies et les hommages rituels qui lui sont ordinairement accordés en passant. Cet outil est simple en un sens. Van Gennep a subsumé sous deux termes dynamiques seulement (*séparation* d'un « milieu », d'un « groupe » ancien ; *agrégation* à un « milieu », à un « groupe » nouveau, à une « société spéciale », etc.), une multitude d'opérations très différentes sous d'autres rapports. Ce très grand rendement de l'outil en extension se paye d'un rendement médiocre en compréhension. (C'est ce qui rend souvent décevante la lecture du *Manuel de folklore français* : confronté à la luxuriance de « rites de passage » particuliers, le schéma met à jour leurs plus grosses articulations seulement ; le reste est inanalysé, ou analysable en d'autres termes.)

L'intérêt considérable des rites de passage pour la science sociale est de livrer à l'observation et à l'analyse le détail et comme la physiologie des opérations le plus souvent longues, minutieuses et compliquées dans et par lesquelles sont élaborés, transformés ou décomposés, au vu et au su du groupe, ces liens chargés d'une énergie spécifique qui sont à peu près au monde social ce que les liaisons chimiques sont aux molécules. Et le mérite de Van Gennep — comme, avant lui, celui de Robert Hertz — est d'avoir énoncé que ces opérations sont inséparablement physiques et sociales, matérielles et symboliques. Il lui est certes arrivé, au fil des commentaires, de perdre de vue cette *unité opératoire*, à la vérité embarrassante pour le théoricien ; les rites, alors, ne font plus qu'« accompagner » des changements d'état social et la transition sociale n'est plus qu'une métaphore du « passage matériel ». Mais cet embarras ne l'a pas détourné de réutiliser sans cesse le schème qui exprimait son intuition la plus profonde. « Résultat d'une sorte d'illumination interne, écrivait-il encore en 1914, qui mit subitement fin à des sortes de ténèbres où je me débattais depuis près de dix ans » (cité par Belmont 1974, p. 69), le schéma des rites de passage permet une analyse des pratiques comme telles, aux sens que Pierre Bourdieu a récemment construits pour ce terme (1972, 1980). En effet, la séquence séparation (i.e. mise en marge)/agrégation tient tout son pouvoir de résolution du fait d'exprimer simultanément la dynamique et le résultat d'opérations qui, parce qu'elles affectent toujours des propriétés incorporées individuellement, agissent par et sur des corps (faisant varier par exemple leurs positions dans l'espace dans une durée elle-même découpée en fonction de ces

variations) *en même temps* qu'elles modifient les composantes symboliques d'identité des individus concernés, c'est-à-dire les indices de leur position dans les systèmes réticulés de représentations qui sont constitutifs d'un espace social donné.

Toute analyse réellement productive de tel ou tel rite de passage utilise en la spécifiant et en la développant cette propriété du schéma de Van Gennep. C'est notamment le cas des composantes d'identité attribuées au nouveau-né en fonction de la manière dont son corps se présente (physiquement ?) au sortir du ventre maternel (Belmont 1971) ; c'est le cas des variations de la position respective des mariants l'un par rapport à l'autre et, séparément, par rapport aux individus ou aux groupes qui incarnent les instances de légitimation de leur union, au cours de la traversée du champ matrimonial ; ces variations d'écart sont rigoureusement concomitantes de celles qui transforment l'identité des mariants ; elles créent le plus vif du lien matrimonial (Macherel 1979) ; c'est le cas, encore, des séparations, des coupures et des agrégations initiatiques qui, dans les écoles dites d'élite, opèrent sur le corps et les autres composantes d'identité d'adolescents ces transformations qui les transmutent en « agrégés » et en élus (Bourdieu 1981). C'est enfin le cas des opérations physico-mentales qu'effectuent les passants au seuil d'une porte étroite.

A première vue, nous disposons d'une convention simple, unique et assez uniformément reconnue pour trancher quand elles se posent ces questions de priorité ou, ce qui ne revient pas tout à fait au même, ces questions de préséance : la bienséance veut que l'une des personnes en présence cède le pas à l'autre ou aux autres. Pourtant, la règle sitôt énoncée, des problèmes surgissent qui posent à l'ethnologue ou au sociologue de passionnantes questions. Exemple : nous nous sommes probablement tous trouvés, un jour ou l'autre, dans la situation de gens qui se livrent combat, qui font assaut, comme on dit, de politesses pour déterminer auquel des passants reviendra le *privilege* de céder le pas aux autres. Ce combat peut être acharné compte tenu de la modicité, de l'insignifiance de son enjeu apparent, le passage matériel de la porte ; au point que, alors que tout le monde est là pour passer et n'a que ça à faire — et passer une porte n'est pas la mer à boire — eh bien personne ne passe. Entre ces gens qui, l'instant d'avant, avançaient d'un si bon pas, devisant courtoisement, quelque chose comme un charme est soudain rompu, quelque chose comme un fluide ne passe plus. Pour des secondes qui semblent longues, tout le monde s'arrête et piétine devant la frontière du seuil : « Après vous — Je vous en prie — Je n'en ferai rien — Après vous », etc...

Ce comique de situation a le mérite de suggérer qu'à parler étourdiment le langage de la règle, l'ethnologue risque fort d'enfermer l'analyse dans

une impasse analogue à celle où l'usage de la règle conduit parfois les passants. Car la règle formule implicitement une question tronquée, qui passe d'abord ?, avant de répondre au coup par coup : « ladies first » ou bien « le nonce apostolique » ou encore « le doyen d'âge », etc. En tant que convention « préétablie » qui s'impose aux passants (mais comment ?), elle n'offre de surcroît qu'un seul type de solution, parmi d'autres observables, à une question qui, sociologiquement parlant, est double : comment les passants déterminent-ils qui passe d'abord ? Répondre à cette question-là, c'est partir de l'inventaire des solutions pratiquées pour définir la forme sociale propre à chacune au moyen des variations qui la distinguent de toutes les autres. L'observation ethnographique enseigne premièrement qu'il y a des situations où personne ne cède le passage ; ensuite qu'il y a deux manières au moins de ne pas le céder et deux de le céder ; qu'il y a enfin un type de situation où certains passants cèdent le pas à d'autres qui ne le leur cèdent pas.

Commençons par les situations simples, celles où personne ne cède le passage. Elles sont, semble-t-il, de trois sortes. S'agissant tout d'abord d'enfants (mais aussi d'adultes quand ils jouent aux enfants, avec ou sans eux), ils liquident généralement au pas de course la question de la priorité au pas de la porte. L'un des enfants crie : « Le premier arrivé ! » ou « *Preums* en haut de l'escalier ! » et ils courent. Autrement dit, la relation sociale qu'ils instaurent entre eux à ce propos est explicitement et délibérément un rapport de forces : qui court le plus vite, qui joue le mieux des coudes passe le premier. Mais la force est rarement engagée toute crue dans l'action. Sa mise en jeu est mise en *forme* — pour reprendre le mot de Tocqueville que vient de citer très à propos Arnold Niederer —, mise en forme de jeu. Le défi lancé et relevé instaure une relation à mi-chemin de la lutte et du jeu qui transforme l'opération physique du passage de la porte à plusieurs en une opération sociale de classement. Comparée à d'autres, cette transformation est simple ; domestiqué, le rapport de forces ne l'est pas au point d'être masqué.

Le même effet de transparence, qui naît ici spontanément de l'indétermination de la position sociale des enfants, s'obtient artificiellement dans tous les jeux athlétiques (du grec *athlon*, combat) qui recréent en champ clos les conditions d'une transformation sociale identique du passage physique d'un seuil — la ligne d'arrivée. Pour obtenir cet effet, le jeu-joute doit réussir à isoler une propriété unique (la force athlétique) parmi toutes celles qui caractérisent socialement des concurrents adultes. L'acuité ou la violence des débats sur la « politisation », la « commercialisation » ou la « médicalisation » du sport — dont la question du sexe des nageur/euses — prouve abondamment qu'on ne parvient jamais à isoler complètement ces propriétés du corps dont la distribution censément physique, naturelle, *ante*-sociale, donc aléatoire, fonde en théorie l'égalité

des concurrents sur la ligne de départ. Chassez le social il revient, c'est le cas de dire, au pas de charge.

Revenons quant à nous à la vie quotidienne. En plus d'un cas, les adultes y engagent, à l'occasion de passages de cette sorte, des parties de bras de fer sans mettre de gants pour cacher le fer, c'est-à-dire la force nue. Regardez — situation archi-quotidienne — deux automobilistes se présenter ensemble à un passage où il y a place pour un seul. Si le code de la route ou la signalisation ne prescrivent rien et quand bien même, assez souvent, ils prescrivent quelque chose ; si, d'autre part, les conducteurs ne peuvent ou ne veulent, par un échange de regards et de signes, négocier le passage, le conflit se règle par un chantage au culot et/ou à la cylindrée, c'est-à-dire à la quantité relative de pouvoir social incorporé dans les véhicules en présence : 604 contre 104, CX contre 4L, Mercedes contre Volkswagen, etc. En situation codée par contre, une priorité ou sa cession sont prescrites en fonction non pas de la qualité des véhicules ou de leurs conducteurs, mais de leurs positions respectives à l'entrée du passage et selon une définition socialement neutre, topologique, de ces positions. D'un côté donc une neutralisation du conflit (dont tout passage de ce type présente l'occasion) par une définition des passants et une règle de priorité telles qu'elles impliquent une issue socialement neutre ; de l'autre l'occasion du conflit saisie par les passants qui, pour un gain de temps symbolique et parfois au prix d'énormes risques, décident d'en découdre sur la définition de leurs positions respectives, telles qu'elles sont socialement inscrites dans la différence entre leurs véhicules. Définition que l'issue du conflit vient soit infirmer (la Mini passe avant la Volvo) soit, à l'inverse, confirmer. A moins que, le bras de fer s'achevant en tôles froissées, l'accident, le temps perdu et le coût des réparations ne donnent la mesure des risques pris et, par contrecoup, une idée de la valeur de l'enjeu symbolique, ou social, du conflit.

La seconde manière de ne pas céder le passage s'observe s'agissant d'adultes qui connaissent la règle de cession, qui sont capables de l'appliquer à l'occasion, mais qui répugnent en général à le faire. Je veux dire les gens du peuple, les démocrates dont parle Tocqueville au passage déjà cité, quand ils sont — c'est ce qui compte — entre eux. Observez des ouvriers qui se dirigent, par exemple, vers un restaurant ou un café, ou encore des paysans de paysanneries égalitaires dans une situation comparable. Quel que soit leur nombre, il y en a toujours assez qui traînent le pas exprès, qui regardent ailleurs ou qui font semblant d'avoir autre chose à faire devant la porte, pourquoi ? Pour que les questions de préséance, que la situation inévitablement fait surgir, ne se posent pas. Sans doute finissent-ils par passer l'un après l'autre la porte étroite du bistrot. Mais avant d'y arriver, ils ont pris soin de se faire savoir mutuellement que cet ordre leur est indifférent ; puisque n'importe quel

ordre aurait fait l'affaire, celui qui permet le passage est socialement informe, neutre, sans autre effet que les positions physiques respectives des passants.

« Les hommes qui vivent dans les siècles démocratiques, écrit Tocqueville, ne comprennent pas aisément l'utilité des formes ; ils ressentent un mépris instinctif pour elles (...) Les formes excitent leur mépris et souvent leur haine. Comme ils n'aspirent d'ordinaire qu'à des jouissances faciles et présentes, ils s'élançant impétueusement vers l'objet de chacun de leurs désirs ; les moindres détails les désespèrent. Ce tempérament qu'ils transposent dans la vie politique, les indispose contre les formes qui les retardent ou les arrêtent chaque jour dans quelques-uns de leurs desseins (...) Il n'y a rien de plus misérable que le dédain superbe de la plupart de nos contemporains pour les questions de formes ; car les plus petites questions de formes ont acquis de nos jours une importance qu'elles n'avaient point eue jusque-là (...) Dans les aristocraties, on avait la superstition des formes, il faut que nous ayons un culte éclairé et réfléchi pour elles (...) Les peuples démocratiques ont naturellement plus besoin de formes que les autres peuples, et naturellement ils les respectent moins. Cela mérite une attention très sérieuse » (Tocqueville 1951, vol. 2, p. 331-332).

Plus que quiconque, le sociologue qui manie le mépris doit redouter des effets boomerang. Prenant de trop haut ce qu'il juge être une forme populaire de mépris des formes, Tocqueville ici se méprend. En l'occurrence, la répugnance à mettre des formes, loin de traduire, comme il pensait, l'impétuosité d'hommes avides de jouissances faciles et immédiates, est le produit d'une élaboration symbolique aussi réelle que celle qui permet d'en mettre. Ceux qui, devant la porte, déclinent ostensiblement l'usage d'une règle de préséance refusent par là d'instaurer entre eux une hiérarchie passagère qui contredirait l'égalité permanente de leurs conditions. En refusant de se placer pour passer, ils refusent de se classer. C'est là, typiquement, ce que Pierre Centlivres (1981) appelle un contre-rite. On voit qu'il ne consiste pas à prendre le contre-pied de l'usage, ni même à ne rien faire, mais à empêcher que s'impose, précisément, l'usage « qui s'impose », c'est-à-dire l'usage dominant. On verra plus loin comment la structure constante, donc dominante, du rapport entre les sexes structure, par inversion, leurs trajets respectifs au passage de la porte. Depuis peu, les femmes conscientes du rapport de forces inégal qu'enveloppe, à leur avantage passager, la courtoisie masculine, tendent à renverser les positions : elles prennent le pouvoir de céder le pas, ce vieil emblème *travesti* de la domination masculine.

Récapitulons. Quand le passage impose une succession physique des passants, la question de la transformation de cet ordre en une opération sociale de classement se pose toujours. C'est ce que montre *a contrario* la

nécessité de recourir à des procédés de *neutralisation* pour qu'elle ne se pose pas. Il suffit alors d'observer que la neutralisation ne porte pas directement sur l'enjeu, mais sur les *positions respectives* des passants avant le passage (cf. la situation routière codée et le refus populaire de se placer), pour comprendre les ressorts de l'efficacité d'une règle de préséance dans les situations où elle paraît dotée du pouvoir magique de s'imposer comme d'elle-même — et pour comprendre, par conséquent, ce qui se passe quand, le charme n'opérant plus, les passants se trouvent immobilisés au seuil d'une porte par la peine même qu'ils se donnent pour le franchir.

En effet, quand un groupe d'individus préalablement ordonné, et selon un ordre hiérarchique, se présente à un passage de cette sorte, l'établissement d'une homologie entre la subordination préexistante de leurs positions et l'ordre physique de leur passage se propose comme la façon la plus immédiate, la plus économique, la plus évidente de traiter la situation. Nombre de règles de préséance ne font qu'énoncer cette homologie que les passants ainsi réglés réalisent. Plus la hiérarchie est nette, plus elle comporte de positions éminentes (le roi et sa cour, le président ou l'évêque et leur suite, le général ou le P.D.G. et leur état-major, etc.), plus l'homologie proposée semble s'imposer comme évidente, naturelle, allant de soi. En sorte qu'il suffit à certains de paraître être ce qu'ils sont pour avoir la préséance et en tirer au passage un profit de reconnaissance de leur position et de leur pouvoir. Et le rapport de forces, c'est-à-dire le coup de pouce qui impose l'évidence, n'est plus sensible que dans le consentement à leur effacement de ceux qui s'effacent devant le président, l'évêque, le P.D.G., etc., et payent à chaque fois de cet effacement le mince tribut de reconnaissance que capitalisent les autres.

Mais, dira-t-on, les choses se passent autrement la plupart du temps. Ce que vous appelez rapport de forces ne commande l'ordre au passage que dans les situations les plus officielles, les plus protocolaires, les plus formelles : dans ces situations rituelles créées à dessein pour mettre en relief le dessin des hiérarchies. Ceux qui acceptent de bien s'y tenir — d'y tenir leur rang ou (ce qui est exactement le contraire) de s'y tenir à leur rang — savent aussi de quoi il retourne. Ils savent qu'en dehors de ces mises en scène, dans la vie de tous les jours, ceux qui devraient empocher l'enjeu, le tribut de reconnaissance comme vous dites, le *retournent* à l'expéditeur. L'empochent alors ceux qui devraient le payer, si la hiérarchie était respectée. C'est donc qu'elle ne l'est pas, toutes les fois où ceux qui *ont* le pas sur les autres, justement, ne le prennent pas mais le cèdent, parce qu'ils ont en plus du savoir-vivre, des attentions, de la courtoisie, et c'est ça qui compte.

Qu'est-ce donc alors que la bienséance, le savoir-vivre, la courtoisie, ces

sujets sans identité et sans corps dont on dit curieusement qu'*elles* (ou *ils*) *veulent* qu'Untel fasse ceci ou cela ? En l'occurrence que le maître de maison, ou l'homme, ou le supérieur, bref le dominant, cède le pas à l'hôte, à la femme, à l'inférieur, en un mot au dominé ? Ces formes pures et immatérielles, ces beaux fantômes auxquels tout le monde croit, ces émanations sociales d'une distillation sociale du social, qu'enveloppent-elles sinon le pouvoir transfiguré en savoir(-vivre) bienveillant et inoffensif de ceux qui peuvent et savent se servir de la situation passagère ET de leur position hiérarchique permanente pour nier passagèrement la hiérarchie en l'inversant dans la situation ? Avec la complicité *ravie* de ceux qu'*ils* retournent...

Ravis, comment ne le seraient-ils pas, ceux auxquels le passage est cédé, et plutôt trois fois qu'une. Ravis pour commencer de cet hommage paradoxal, à la fois attendu (le « bon » usage le laisse prévoir) et improbable (leur position ordinaire les accoutume à prodiguer plutôt qu'à recevoir ce genre de signes) ; ravis encore de collaborer à l'exécution d'une figure inévitablement élégante (car elle raffine l'homologie trop évidente, trop grossière, trop « naturelle » de l'ordre passager et de la hiérarchie permanente ; elle la renverse en souplesse et le résultat — une symétrie inversée d'asymétries — n'est pas trivial) ; mais ravis aussi en ce que ce ravissement qui les comble est l'instrument d'un ravissement qui les dépoussède : car cette violence convertie en douceur courtoise, dont ils profitent, les transporte littéralement hors d'eux-mêmes, hors de positions permanentes de dominés à quoi, la porte passée, *ils* retournent.

Les limites du ravissement et la chimie de l'opération ne se voient jamais si bien que quand elle échoue. Et elle échoue chaque fois que se présentent à la porte, au lieu d'un manipulateur et son (sa) complice, deux manipulateurs. Chacun s'efforçant courtoisement d'imposer à l'autre ce qu'il considère comme son privilège de lui céder le pas, le rapport de force refait surface. Il se noue sur l'enjeu même que l'opération réussie réussit à noyer : la prise du pouvoir d'affirmer sa propre prééminence en la niant. Cet assaut (de politesses) est fatal à la petite figure chorégraphique du passage ; son subtil mécanisme s'enraye ; nos gens s'arrêtent ; les mines souriantes se figent ; le premier qui cède *en prenant le pas* permet le passage. Mais ce qu'il cède alors est une chose sociale si tourmentée que l'enjeu, à ce jeu, risque d'avoir disparu pour de bon, dissout dans le ridicule.

Partis d'une situation limite, où des agents novices se donnent une mesure simple pour rapporter directement l'une à l'autre les forces de leurs corps, nous avons fait rapidement le tour des manières de traiter l'enjeu que représente inévitablement, pour des passants, un ordre de passage qui les hiérarchise, jusqu'à atteindre cette autre limite où des passants dépassés par la marche du mécanisme qu'ils ont mis en branle

BIBLIOGRAPHIE

voient s'abolir le sens pratique de leur interaction. Au-delà, la force des liens inégaux ne subsiste plus qu'à l'état de référence, dans les mots et les enjeux imaginaires de leurs jeux. Tel cet adieu au seuil de la nuit, tout ensemble rite de passage amical et bourru, conjuration, par la magie cocasse de l'absurde, des périls du sommeil séparateur, modèle de non-sens et pourtant fin mot, en deux sens, du folklore des dortoirs, des chambrées et des tentes : *le premier qui dort réveille l'autre*.

Le résumé, qui évacue dans l'abstraction les opérations de l'analyse ethnographique, est un produit incertain. Disons malgré tout que les opérations considérées relèvent de trois types :

1) Les passants refusent leur hiérarchisation passagère ; ils en neutralisent l'enjeu en neutralisant explicitement leurs positions avant le passage (priorité à droite du code routier, refus populaire de se placer). L'ordre physique du passage est socialement indifférent.

2) Ils mettent explicitement cet enjeu en jeu pour instaurer, restaurer ou modifier une hiérarchie en partant, selon les cas, de positions plus ou moins équivalentes ou déjà hiérarchisées. Ils luttent et le plus fort passe le premier (les enfants, les athlètes, les automobilistes qui en veulent).

3a) Les positions hiérarchiques constantes de certains passants sont éminentes et la situation protocolaire, ce qui veut dire : sous couvert d'une règle de bienséance, les plus forts y imposent aux autres la réalisation pure et simple d'homologie entre l'ordre (pré)établi et la hiérarchisation passagère. Ils passent en tête d'office, les autres s'écrasent de même.

3b) Les plus forts s'effacent et cèdent aux autres leur préséance. Une conversion préalable de leur force en douceur et une transposition corrélative de l'enjeu qui le rend méconnaissable assurent, avec la complicité ravie des faibles, la réussite de l'opération. La hiérarchie est inversée au passage.

3c) Le bénéficiaire définitif du profit du pouvoir d'inverser la hiérarchie constante au profit passager du plus faible se dévoile, quand la cession de préséance est à son tour transformée en enjeu. Ce conflit sur un pouvoir de dénégation (ou un enjeu négatif) est sans issue et, pour des passants qui s'y piègent eux-mêmes, c'est un comble. Cette neutralisation implosive désintègre, avec l'enjeu, tout ce qui avait socialement permis de le constituer, puis de le dénier. Il reste aux passants à sauver la face, en avançant sur ces décombres.

BELMONT Nicole.

1971. — *Les signes de la naissance : étude des représentations symboliques associées aux naissances singulières*. — Paris : Plon.

1974. — *Arnold Van Gennep, créateur de l'ethnographie française*. — Paris : Payot.

BOURDIEU Pierre.

1972. — *Esquisse d'une théorie de la pratique*. — Genève : Droz.

1980. — *Le sens pratique*. — Paris : Les Ed. de Minuit.

1981. — « Epreuve scolaire et consécration sociale : les classes préparatoires aux grandes écoles ». — *Actes de la recherche en sciences sociales* (Paris) 39, p. 3-70.

CENTLIVRES Pierre.

1981. — « Les rites de passage, nouveaux espaces, nouveaux emblèmes », in : HAINARD Jacques et KAEHR Roland (éds.), *Naître, vivre et mourir, actualité de Van Gennep : essais sur les rites de passage*, p. 161-173. — Neuchâtel : Musée d'ethnographie.

HERTZ Robert.

1970 (1907). — « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort », in : *Sociologie religieuse et folklore*, p. 1-83. — Paris : Presses universitaires de France.

MACHEREL Claude.

1975. — « Nicole Belmont : Arnold Van Gennep, créateur de l'ethnographie française (compte-rendu) ». — *L'Homme* (Paris) 15 (3-4), p. 221-223.

1979. — « La traversée du champ matrimonial ». — *Etudes rurales* (Paris) 73, p. 9-40.

TOCQUEVILLE Alexis de.

1951 (1835-1840). — *De la démocratie en Amérique*. — Paris : Gallimard.

VAN GENNEP Arnold.

1909. — *Les rites de passage : étude systématique des rites...* — Paris : E. Nourry.

1937-1958. — *Manuel de folklore français contemporain*. — Paris : A. Picard.

# LES RITES DE PASSAGE AUJOURD'HUI

ACTES DU COLLOQUE  
DE NEUCHÂTEL 1981

Sous la direction de  
Pierre Centlivres et Jacques Hainard

Cette publication a été soutenue financièrement par le Fonds national suisse  
de la recherche scientifique.

© 1986 by Editions L'Age d'Homme, Lausanne (Suisse)

L'AGE D'HOMME